Document generated on 08/04/2025 11 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

-1- *Chère voisine* de Chrystine Brouillet

Chrystine Brouillet, *Chère voisine*. Montréal, Les Quinze, 1982, 202 p

Michel Lord

Number 27, Fall 1982

URI: https://id.erudit.org/iderudit/39630ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Lord, M. (1982). Review of [-1- *Chère voisine* de Chrystine Brouillet / Chrystine Brouillet, *Chère voisine*. Montréal, Les Quinze, 1982, 202 p]. *Lettres québécoises*, (27), 31–32.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

-1-

Chère voisine

de Chrystine Brouillet

Tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à la littérature québécoise connaissent le prix Robert-Cliche. Et ce n'est pas une mince affaire que de pouvoir se signaler dès la parution de son premier roman. Cette année, la critique dans son ensemble fut unanime à louanger les qualités indéniables de ce roman de Chrystine Brouillet.[1] L'oeuvre, de fait, surprend par un certain caractère de nouveauté. Au Québec, le policier, encore moins le *thriller*, n'a jamais été pratiqué comme il l'a été en Angleterre et aux États-Unis. Nous n'avons pas de tradition, dans ce domaine comme dans bien d'autres, et quelques rares noms ressortent à peine depuis un siècle et demi d'histoire romanesque. Ce genre littéraire est, en fait, le dernier avatar d'une longue tradition de romans noirs. Le *thriller* avant de devenir cette forme moderne adaptée au décor de la ville et d'exploiter ce genre de frisson par lequel tente de nous faire passer le récit de *Chère voisine*, a d'abord pris la forme du roman « gothique » qui connut un immense succès populaire en Angleterre entre 1790 et 1825. Nos premiers romanciers y puisèrent l'essentiel de ce qui constitue notre première mouture d'imaginaire romanesque et qui, aujourd'hui, est passablement oubliée. Rappelons, pour ceux qui l'ignorent, que le roman « gothique » a pour but premier de secréter une atmosphère de terreur et qu'en règle générale son intrigue consiste à mettre en scène trois personnages dont le principal est un agresseur qui terrifie une jeune victime qu'un beau jeune homme vient sauver. L'action se déroule habituellement dans un château médiéval et en forêt. Deux de nos premiers romanciers tentèrent de transposer cette forme et surtout, pour ce qui nous intéresse, de substituer la ville de Québec au château. F.-Réal Angers dans sa chronique romancée intitulée *les Révélations du crime*[2] et Eugène l'Écuyer dans une version plus romanesque intitulée « la Fille du brigand »[3] ont imaginé une ville de Québec sur laquelle pèse une atmosphère d'épouvante. Voici un exemple de ce décor :

> *[. . .] les rues de Québec étaient désertes ; un silence effrayant régnait sur la ville. Tout annonçait une de ces nuits de vols et de meurtre que les citoyens ne voyaient arriver qu'avec crainte et qu'ils passaient dans des transes horribles.*[4]

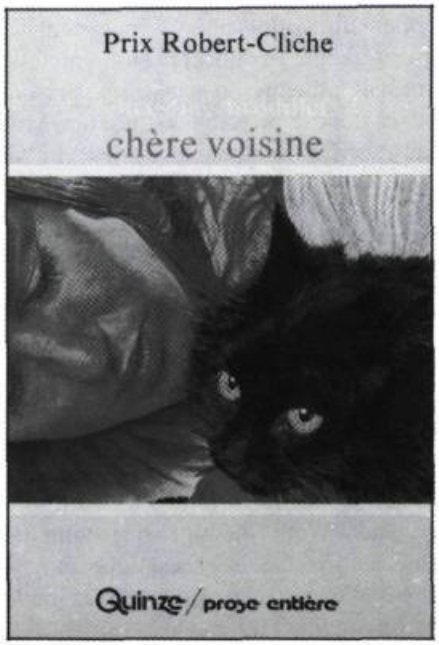
Chrystine Brouillet reprend, quant à elle, un décor qui utilise les mêmes éléments de terreur :

> *Québec paniquait. Terrifiées les femmes juraient qu'elles ne sortiraient plus jamais et que ce n'était plus tolérable comme situation. On avait l'impression de retourner à Whitechapel, en 1888, quand Jack l'Éventreur écumait les rues sordides de la ville. Une impression d'horreur inconnue empoisonnait la ville.*[5]

Je ne crois pas que ce soit réduire la portée de l'oeuvre que de rappeler que

Québec, il y a quatre ou cinq ans, vivait effectivement une époque de crimes sadiques, comme d'ailleurs il semble qu'en 1834 un semblable climat ait existé. Chrystine Brouillet s'est le plus normalement du monde inspiré de la réalité pour dramatiser des événements criminels sous la forme qu'elle connaît le mieux et qui, par hasard, est le plus apte à recréer cette tension. Elle ne se cache pas d'ailleurs pour dire, lors des nombreuses entrevues que sa soudaine célébrité lui a values, qu'elle est une avide lectrice de romans policiers et de *thrillers*. À la différence du roman « gothique » et du policier, le *thriller* n'a pas pour but d'élucider un mystère qui mène, en règle générale, à la condamnation d'un vilain et à son corollaire, la récompense des bons. Il s'agit moins de savoir qui a tué mais comment et pourquoi il l'a fait. Les incidences psychologiques sont donc de première importance. De fait, l'écrivain de *thriller* s'intéresse à des cas pathologiques. Les trois personnages principaux de *Chère voisine* ont, par exemple, tous des manies d'obsédés : Louise collectionne les dés à coudre et n'aime que les chats à qui elle subordonne tout, y compris l'amour. Roland possède de nombreux aquariums et garde un bêta qui, par sa violence, surdétermine son caractère. Ce dernier est encore décrit comme une sorte de vampire qui n'aime faire l'amour qu'avec une femme menstruée. Il serait la version sadique de Léopold de *À toi pour toujours ta Marie-Lou* de Michel Tremblay. Enfin, Victor n'a pas de manie bien que pour Roland il lui semble que ce soit une manie que de vouloir se faire des amis. Victor est plutôt frustré par sa laideur et cherche à prouver aux autres que sous ce masque repoussant, il est bon et intelligent. Son rêve est de devenir le héros qui découvrira le meurtrier. Mais, les personnages ainsi campés, il reste à les articuler. C'est là que parfois on peut sentir que la romancière est inexpérimentée, qu'elle fait ses gammes en somme. Le personnage de Louise n'a pas toute la cohérence psychologique qu'il devrait avoir. Dans le premier chapitre, elle apprend par les journaux et les conversations qu'un meurtre sadique a été commis. Le soir, en revenant chez elle, elle panique à la seule vue d'un homme dans la rue et s'effondre en larmes dans son appartement. Et la phrase qui termine cette séquence nous apprend que « ces jours comme celui qu'elle venait de vivre, on a envie de changer de tête à défaut de changer le monde »[6]. Mais il ne s'est rien passé qui motive un tel effondrement. De plus, alors que l'action est bien entamée, elle se transforme en femme aux nerfs d'acier qui va même jusqu'à tuer. Peut-être que la métamorphose est possible mais elle me semble mal articulée même si Louise est une sorte de Meursault, une étrangère morte-vivante pour qui la société n'existe pas. Je ne crois tout de même pas que la théorie du personnage qui échappe à son créateur puisse se permettre de tels écarts qui peuvent sembler inconsistants, voire incohérents.

Malgré ces défauts, le roman se laisse dévorer car la narration de faits et gestes de gens anormaux fascine toujours, à moins que l'on ne préfère la nouvelle écriture à tout prix. Les amateurs de cette dernière seront déçus car le thriller essaie de faire naître, comme son nom l'indique, certains frissons. Il a plutôt rapport aux tripes qu'au cerveau. Il vit la ville par le ventre et en raconte les atrocités. En ce sens, il est d'un modernisme certain même s'il puise son inspiration dans la vieille banque de données de la peur. Les formes littéraires dont le but est simplement de raconter une bonne histoire n'ont pas besoin de changer beaucoup. C'est ce qu'a compris Chrystine Brouillet. Elle n'a pas été saisie par le goût effréné du nouveau à tout prix. Et c'est peut-être elle, humble artisane d'un genre pourtant déjà couronné aux États-Unis grâce à des écrivaines comme Patricia Highsmith, qui permet que s'ouvre une porte sur une certaine sensibilité américaine à laquelle nous participons de plain-pied, au même titre que nos voisins du sud. Si, pour l'instant, on sent encore une certaine part d'imitation, on ne peut s'en surprendre. Le *thriller* reste un des modes majeurs par où s'exprime l'affectivité contemporaine. Certains le regretteront peut-être mais la violence est partout autour de nos buildings et elle s'est infiltrée en nous. C'est ce que *Chère voisine* nous répète à chaque page, sans apitoiement. Et si elle n'a pas réussi à créer véritablement un climat de terreur, on sent qu'avec les années, la technique aidant, elle saura donner un grand *thriller* car ce n'est pas tout de dire que l'on aime avoir peur, il faut le faire passer.



1. Chrystine Brouillet, *Chère voisine*, Montréal, Les Quinze, 1982, 202 p.
2. F.-R. Angers, *les Révélations du crime*, Montréal, Réédition-Québec, 1969, 105 p. (Publié pour la première fois en 1837).
3. Eugène L'Écuyer, « la Fille du brigand », dans *le Répertoire national*, 1893, vol. III. (Publié pour la première fois en 1844).
4. Ibid, p. 92.
5. Brouillet, op. cit., p. 47.
6. Ibid, p. 18.